

*Bonsens.*—Il se trouvait placé entre l'honneur et l'intérêt. S'il avouait que ce qu'il avait écrit était vrai, il risquait de faire tomber le gouvernement et pouvait perdre le contrat à jamais. S'il niait ses avancés il sauvait peut-être les ministres et son contrat ; mais, aux yeux de tous les honnêtes gens, il était déshonoré. Ce grand financier que la fortune a tant favorisé, que la reine a décoré du titre si envié de chevalier de l'empire britannique, cet homme sur qui tout le monde jetait les yeux comme le plus digne de promouvoir nos intérêts, préféra l'argent à l'honneur. Il déclara sous serment qu'il n'avait jamais donné d'argent aux ministres pour obtenir ce fameux contrat du pacifique ; il n'eut pas honte de jurer que, quoiqu'il eût écrit à ses amis que tout l'argent qu'il avait dépensé n'était que dans ce but, tout ce qu'il avait écrit était faux, qu'il avait agi étourdiment et par inadvertance et que s'il avait payé quelque chose c'était purement comme conservateur.

*Boudin.*—Mais enfin ce fameux contrat, après tout, il y avait droit comme tout autre concurrent, et pour quoi ferait-on tant de bruit puisqu'il était fait d'après la loi. Voyez plutôt ma gazette.

*Bonsens.*—Mon cher docteur, il est toujours immoral et dangereux pour l'intérêt public de voir des ministres se mettre sous le contrôle des entrepreneurs de travaux publics en recevant d'eux de l'argent qui les puisse aider à conserver leurs places. On a vu des contracteurs s'enrichir par les ouvrages extra accordés sur des marchés ruineux en apparence. Et ce qui prouve que la charte du Pacifique ne devait pas faire exception c'est que, bien que la loi ait limité le prix du chemin à quarante mille piastres par mille, une clause y avait été ajoutée par les ministres disant que si le gouvernement le jugeait à propos ce prix pouvait être augmenté.

*Quenôche.*—Voilà le pot aux roses découvert ! Naturellement nul autre entrepreneur n'aurait osé se risquer au prix accordé par la loi ; mais Sir Allan qui tenait les ministres à la gorge par les sommes qu'il leur avait payées et qui pouvait toujours les menacer de dire au public quels oiseaux ce sont, il savait bien qu'il pourrait demander n'importe quel montant, que les ministres le lui accorderaient et que la majorité de la chambre qu'il avait fait élire approuverait tout. Ça me paraît simple comme bonjour.

*Boudin furieux.*—Je proteste contre un pareil débordement, et, Bonsens, je t'en rends responsable. Quoi ! voilà un simple habitant, un pauvre ignorant qui devrait se contenter de suivre sa charue et de traire ses vaches, qui n'a pas seulement appris à lire et par conséquent ne sait pas ce qui se passe ; qui, loin d'être reconnaissant pour tout ce que le gouvernement veut bien faire pour lui, se permet de le juger et de condamner ses actes. C'est affreux et je ne puis retenir mon indignation. Mais, Dieu merci, nous allons bientôt mettre ordre à tout cela et faire rentrer sous terre tous les libéraux, les rouges et surtout les nationaux, les plus dangereux de tous ; parce qu'ils couvrent leurs intrigues du manteau de la vertu.

*De Grosmont.*—Vous aurai-ils par hasard volé ce manteau, que vous criez si fort.

*Boudin.*—Je ne relève point les injures des gens que je ne connais pas. Mais tout ce dévergondage d'idées constitutionnelles, de système responsable, de libertés populaires et autres balivernes, va bientôt disparaître. C'est la France notre vieille mère qui va mettre ordre à tout cela. Elle est le cerveau de l'univers ; c'est d'elle que partent tous les beaux mouvements et bien vite on la verra mettre enfin sur son trône, le plus beau du monde, son roi légitime, le comte de Chambord ; le descendant de cette longue lignée de monarques qui ont fait la gloire de l'humanité. Alors on n'entendra plus parler de cette sottise de liberté d'absurdes droits populaires ; c'est la noblesse et la richesse qui meneront tout et on ne permettra plus à l'imbécile engeance des manants de dire leur opinion sur ce qui ne les regarde pas. Il n'y aura que des journaux officiels qui circuleront librement et nous, baillonnerons les propagateurs de fausses doctrines. Enfin, voilà mon beau rêve sur le point de s'accomplir.

*De Grosmont.*—Quoique j'aie encore un peu de sang de vieille noblesse française dans les veines, monsieur le docteur, cela ne m'empêche pas d'avoir encore un peu de sens commun et je ne crois pas que les choses aillent aussi facilement que vous le pensez. D'abord les français qui ont coupé le cou au grand oncle de votre Chambord et chassé son grand père après avoir tué ses gardes, ne seront peut-être pas d'humour de le reprendre et d'avouer ainsi qu'ils auraient commis deux vraies bêtises. Ensuite nous appartenons au peuple